

## Un peu de théorie

« Lire à haute voix au cycle 3 – Nathan pédagogie »

L'art du lecteur repose entièrement sur le petit décalage entre l'instant où l'œil perçoit un segment de phrase et celui où la bouche l'énonce.

Ce décalage n'a pas besoin d'être très important. Il suffit qu'entre la perception visuelle et son énonciation, **la dissociation** soit effective pour que le lecteur ait le temps de préparer sa voix, régler son débit, identifier les mots difficiles. Cette autonomie lui permet **d'anticiper** et donc de **se préparer**, mentalement et musculairement, à marquer les intonations et à dire les mots. Elle le conduit à percevoir les phrases, non de façon parcellaire, mais par ensembles significatifs.

À ce décalage, s'en ajoute un autre. La perception visuelle est pratiquement immédiate, tandis que le débit des paroles est relativement lent. L'avance oculaire se fait grâce à l'effet cumulé de ces deux décalages.

Question au conférencier	Réponse
« Lorsque vous lisez, vos yeux sont en avance sur vos paroles. Cela signifie-t-il que vos yeux lisent une phrase pendant que votre bouche énonce la précédente ? Nous avons essayé et c'est vraiment très difficile à faire.	« Rassurez-vous, moi non plus je n'y parviendrais pas. Le cerveau ne peut-être requis sur deux actes qui, en même temps, nécessitent compréhension et contrôle. Cela ne signifie pas que nous ne puissions coordonner deux actes concomitants. Mais il faut que l'un d'entre eux soit automatique.

Pour prendre mon avance oculaire, j'utilise deux moyens :

1) Les arrêts pour une rapide ponction, un peu comme la mouette qui attrape un poisson en passant au ras de l'eau. Les mots ainsi raflés s'inscrivent instantanément dans ma mémoire immédiate, celle qui ne conserve les informations que le temps de leur utilisation. Ils s'en effacent très vite. Mais cela me laisse le délai suffisant pour les énoncer comme je le souhaite.

2) La part d'automatisme de notre activité langagière. Quand nous parlons, nous n'agençons pas chacun des mots que nous prononçons, sinon nous ne pourrions parler et penser à ce que nous disons. Notre pensée lance une impulsion qui déclenche dans notre cerveau l'équivalent d'un programme stocké dans notre mémoire profonde. Il est tel que les mots s'appellent les uns les autres et se placent selon les structures grammaticales qui, elles aussi, sont stockées comme autant de programmes prêts à l'emploi.

Je capte donc des yeux un segment de phrase. Je commence à l'énoncer. La fin de ce que j'ai à dire se déroule presque automatiquement, sans mobiliser ma vigilance. Pendant que ma bouche parle ainsi mécaniquement, je peux envoyer mes yeux commencer à lire le segment suivant. C'est **ce chevauchement** entre ce que je lis et ce que je dis qui me permet de ne pas m'arrêter à chaque ponction oculaire. Je peux ainsi conserver à mes yeux leur avance sur ma bouche, tout en assurant à ma lecture le liant qui donne l'impression d'une parole spontanée.

C'est en associant lecture à haute voix et lecture silencieuse que nous améliorerons les capacités globales de lecture de nos élèves.

Il y a vingt ans, un autre lecteur nous était donné en exemple. C'était un lecteur silencieux et performant, dévorant à grande vitesse des quantités de textes et les assimilant d'autant mieux qu'il les lisait plus vite.

Il pratiquait une lecture idéo visuelle allant directement au sens à partir de la perception visuelle des mots et des phrases, sans le détour de la subvocalisation. On désigne par ce mot le réflexe qui consiste, en lecture silencieuse, à continuer de prononcer les syllabes et les mots. Ce mouvement de l'appareil phonatoire, même inaudible, n'en est pas moins effectif. Cette habitude s'installait, au moment des apprentissages de base, au CP. Ensuite, nous disait-on, il était très difficile de s'en déprendre. Elle contraignait alors à lire au rythme lent des paroles, alors que le bon lecteur comprenait le sens des mots en les voyant et non pas après les avoir « entendus dans sa tête ».

La lecture à haute voix impose d'effectuer des saisies oculaires rapides. La différence est que les saisies oculaires du lecteur à haute voix sont intermittentes, alors qu'elles sont continues pour le lecteur silencieux. Mais il n'y a pas de différence dans la nature des deux actes. **Un bon lecteur à haute voix est aussi un bon lecteur silencieux.**

C'est pourquoi la valeur de la lecture à voix haute, telle que nous la préconisons, n'a jamais été mise en cause, dans les débats de ces dernières décennies, au niveau de la réflexion théorique.

La discussion portait sur son opportunité. Puisqu'elle s'appuie sur des saisies oculaires, nous disait-on, elle ne doit intervenir que quand la lecture des yeux est maîtrisée. Il était alors recommandé de ne pas courir le risque de la subvocalisation pour un acte qui n'apparaissait plus assez « moderne ». Le jeu n'en valait pas la chandelle. Et de nous rassurer en nous disant que, si d'aventure le lecteur silencieux en avait besoin, il lui suffisait de travailler un peu sa voix et l'intonation pour se transformer en lecteur à haute voix. La lecture orale, parfois même saluée au passage, était donc renvoyée à plus tard. Le raisonnement ne manquait pas de logique. Il omettait cependant un fait capital.

Lecture silencieuse et lecture à haute voix ne sont pas deux formes différentes de lecture. Elles en sont deux formes complémentaires, y compris dans leur apprentissage.

Et cela change tout !

Pourquoi, en dépit des efforts considérables de la part des maîtres et de la priorité absolue dont elle a bénéficié, les espoirs mis il y a vingt ans dans la promotion de la lecture silencieuse n'ont-ils pas donné les fruits escomptés ?

La réponse est simple. C'est justement parce qu'on lui a donné **l'exclusivité**. On l'a ainsi privée de **son principal soutien** qui, c'est évident aujourd'hui, est la lecture à haute voix.

Lire à haute voix un texte en regardant son auditoire met bel et bien les élèves dans **la nécessité** d'opérer des saisies oculaires rapides et de lire des yeux. C'est un aiguillon suffisant pour qu'ils fassent **l'effort** de les pratiquer. Ils en prennent l'habitude et transfèrent alors naturellement dans leurs lectures silencieuses cette anticipation oculaire. Ils deviennent ainsi de bons lecteurs silencieux.

De plus, lire à haute voix n'est pas un acte solitaire, mais implique le lien social. Les progrès de chaque élève peuvent donc se fondre dans **une dynamique** et dans **des projets collectifs**.

C'est en associant lecture à haute voix et lecture silencieuse que nous améliorerons **les capacités globales de lecture** de nos élèves. Nous recueillerons alors, enfin, les fruits des efforts que les maîtres ont consentis depuis de longues années.

## Est-il physiologiquement possible, de lire de plus en plus vite, en comprenant de mieux en mieux ?

Pour comprendre le comportement du lecteur, qu'il soit adulte ou élève, il faut examiner comment fonctionne l'œil qui lit. Pour avoir des indications précises, nous avons demandé les avis d'un ophtalmologiste.

Comme nous évoquions le « balayage oculaire » pour décrire l'acte que nous accomplissons en lisant silencieusement, notre interlocuteur nous arrête : Cette expression, fréquemment employée, est impropre.

- Pourtant, lui faisons-nous remarquer, quand nous lisons, nous avons bien l'impression que notre regard se déplace d'un mouvement continu en suivant les lignes comme s'il "balayait".

- C'est juste, nous dit-il. Mais ce n'est qu'une impression. **La réalité physiologique est différente.** Cette impression accrédite d'ailleurs l'idée que, pour lire plus vite, il suffit d'accélérer ce mouvement de balayage. Or, **c'est totalement illusoire.**

- Pourtant il existe des différences de vitesse considérables d'un lecteur à l'autre. Et on a remarqué que les lecteurs rapides sont souvent ceux qui comprennent le mieux ce qu'ils lisent.

- C'est vrai, mais ce n'est pas par un entraînement spécifique qu'ils y sont parvenus.

- Mais alors, quel est leur secret ?

- Il n'y a pas de mystère. Pour le comprendre, il faut cependant que nous fassions un petit détour par la physiologie.

Entouré de ses appareils et de schémas anatomiques sur l'œil, il reprend ses explications « Tout d'abord, nous dit-il, je vais vous expliquer pourquoi le mot "balayage" est impropre. Nous disposons, depuis longtemps, d'indications précises sur les mouvements des yeux des lecteurs. »

C'est à un confrère que nous les devons, un oculiste, le docteur **Louis Emile Javal**. Ses travaux, « Sur la physiologie de la lecture », furent publiés dans *Les Annales d'oculistique* en 1878-1879, mais ils constituent toujours la référence indiscutée.

Il découvrit que lorsque nous lisons, nos yeux procèdent **par sauts successifs** et non pas par un mouvement continu. Pour les décrire, il emploie le mot de « **saccades** ».

C'est d'ailleurs le terme universellement employé pour désigner ce mouvement oculaire.

Il prouva que, lorsque nous lisons, **nos yeux fixent pratiquement tous les mots du texte, les uns après les autres**, en partant de la gauche et en allant vers la droite. Ce mouvement est même si peu continu qu'interviennent parfois des retours en arrière, les yeux revenant sur des mots déjà fixés.

Le plus étonnant, c'est que ce temps de fixation accapare **l'essentiel de notre temps de lecture, 90 % environ**. Nos yeux font donc des suites de « sur place ». Ils opèrent ainsi par prises de vue successives qui ne sont même pas régulières. Nous sommes loin de l'impression d'un regard glissant sur les lignes comme le cygne sur le lac.

Depuis les travaux de Javal, des observations beaucoup plus précises ont été faites.

Nous disposons d'informations très fiables sur les fixations et les saccades.

*Par exemple, que chaque fixation dure, en moyenne, un quart de seconde, durée pouvant varier considérablement, allant du quart jusqu'au double de cette valeur.*

*Comparez à celle des saccades qui est un quarantième de seconde en moyenne !*

Lire à haute voix ne peut donc se réduire à une activité mécanique. Percevoir, identifier, prononcer, ces composantes élémentaires sont imbriquées. De l'une à l'autre, intervient,

en permanence, une intense et complexe activité mentale, faite d'anticipation, de coordination, d'activation de ce qui est enregistré dans les différents niveaux de notre mémoire. C'est pourquoi il s'agit d'une activité si formatrice.

Avant de le quitter, posons à notre ophtalmologiste cette dernière question qui nous brûle les lèvres :

« Toutes ces données physiologiques montrant qu'il est vain de vouloir accélérer la vitesse de lecture en agissant sur le temps de fixation ou la quantité de texte fixée, étaient connues quand fut lancée l'idée de lecture rapide. Pourtant ses promoteurs prétendaient, eux aussi, s'appuyer sur des arguments scientifiques.

- C'étaient, en grande partie, ceux que je viens de vous donner. C'est sur les conséquences qu'ils en tiraient que portait leur erreur.

José Morais nous donne des indications précises : « Prenez l'enfant de deuxième année primaire. Il fait en moyenne 10,7 fixations par ligne (dont 2,3 sont des régressions), d'une durée de 364 millièmes de seconde. L'enfant de cinquième année montre un progrès considérable : 7,3 fixations par ligne (dont 1,3 régressions), la durée des fixations tombant à 252 millièmes de secondes. Chez l'étudiant universitaire, le progrès continue à se marquer... »

Ces observations montrent que plus le lecteur est habile, moins il fait de fixations et plus celles-ci sont courtes. Mais il s'agit là **d'une conséquence de son habileté**, nous explique l'auteur. Or, on en a conclu, nous dit-il, que cette rapidité en était **la cause**. Et voilà où est l'erreur !

**C'est le niveau de lecture et le degré de difficulté qui déterminent le mouvement des yeux, pas le contraire.** La durée moyenne de fixation chez le lecteur habile peut aller de 200 millièmes de seconde pour de la fiction légère à plus de 260 millièmes de seconde pour un texte de physique ou de biologie. La longueur de la saccade passe de 9,2 lettres à 6,8. Quant au pourcentage moyen de régressions, il varie de 3 % à 18 %... La conséquence est évidemment une réduction de la vitesse de lecture avec la difficulté du texte (365 mots par minute, en moyenne, pour la fiction légère... 235 pour le texte scientifique).

Pourtant, direz-vous, certains semblent exceller dans l'art de lire « en diagonale » tout en donnant l'impression d'en avoir compris l'essentiel. Est-ce possible ?

Bien sûr ! Il suffit de sauter des mots ou même des passages entiers. Vous pourrez ainsi connaître la teneur générale d'un texte. S'il s'agit d'un type d'écrit dont vous connaissez tous les ressorts, vous pourrez même aller très rapidement aux points cruciaux, guetter les expressions significatives et vous faire une idée assez juste de son contenu. Cela peut vous réserver quelques mauvaises surprises si les cinq mots qui changent tout étaient précisément nichés là où vous avez fait l'impasse.

### Face à un texte, le lecteur a des libertés que l'auditeur n'a pas devant le message oral.

Il peut, par exemple, souligner, revenir en arrière, sauter des pages. Si le texte est très redondant, il ne perdra pas grand-chose. Par contre, s'il est très informatif, il n'apprendra pas grand-chose.

« J'ai lu *Guerre et Paix* en vingt minutes. Ça parle de la Russie », affirme quelque part Woody Allen. »